



— Buvez un peu, ça vous remontera le
moral....

(Page 2238).

C. I.

LIVRAISON 285.



Quand les deux fugitifs arrivèrent au port de Saint-Laurent, le jour commençait à poindre.

Durant le trajet, ils n'avaient rencontré personne. Il semblait que la Providence veillait sur eux et faisait de son mieux pour favoriser la réussite de l'audacieuse entreprise de Max Erwig.

Lorsqu'ils eurent atteint la rive du fleuve Max saisit son compagnon par le bras et s'exclama :

— Attention !... Il y a toujours un soldat de garde près de l'embarcadère et il sera nécessaire d'agir avec beaucoup de désinvolture pour ne pas éveiller de soupçons...

— Je ne vois aucune sentinelle, répondit Fritz.

— Attendez !... Elle ne peut pas être bien loin...

Effectivement, quelques instants plus tard, l'homme de garde apparut, sortant d'un café qui se trouvait juste en face de l'embarcadère.

Apercevant les deux hommes il s'avança vers eux et leur demanda :

— Où allez-vous ?

— Au bateau...

Le soldat salua le pseudo-caporal, puis il s'adressa à son compagnon et lui dit :

— Montrez-moi vos papiers, s'ils vous plait, Monsieur...

Max Erwig lui fit voir les papiers qu'il avait sur lui.

— Et le permis de départ ? fit le soldat en le regardant avec un air méfiant.

— Je n'ai pas eu le temps d'aller le demander...

— Alors, je ne peux pas vous laisser embarquer...

A ce moment, le prétendu caporal jugea que son

intervention pourrait-être utile et il s'exclama sur un ton énergique :

— Qu'importe le permis de départ, puisque je suis là ? C'est le capitaine lui-même qui m'a ordonné d'accompagner Monsieur le professeur...

Mais le soldat hésitait encore.

— Ne nous faites pas perdre de temps ! reprit Fritz Luders sur un ton autoritaire. Je suis votre supérieur et je prends la responsabilité de tout...

Alors, l'homme de garde s'écarta :

— Bien, fit-il. Passez... Mais j'espère que je ne vais pas avoir d'ennuis, n'est-ce pas ?

— Je vous répète que je réponds de tout ! reprit Fritz Luders.

Et il se dirigea vers le navire avec son compagnon. Dès qu'ils furent à bord, un matelot les interpella.

— Vous êtes des passagers ? leur demanda-t-il.

— Oui...

— Pour quelle destination ?

— Paramaribo...

— Paramaribo...

— Nous n'allons pas jusque là...

— Et jusqu'où allez vous ?

— Jusqu'à la côte...

— Et de là, n'y a-t-il pas un bateau pour la Guyane Hollandaise ?

— Si... Le vapeur « Koenigin » est en correspondance avec celui-ci...

— Eh bien, c'est tout ce qu'il nous faut ! répondit Mex Erwig.

Et il entraîna le pseudo-caporal vers l'arrière du navire afin de pouvoir lui parler sans risquer d'être entendu de personne.

— Comment allons-nous faire ? dit-il avec un air perplexe.

— Il est certain qu'il va paraître étrange qu'un caporal de la légion s'embarque sur un navire hollandais !

— Cela est vrai ! murmura Luders. C'est bien ennuyeux !

— Le mieux serait maintenant d'échanger votre uniforme contre un costume civil, répondit Max.

— Sans doute !... Mais où trouver un costume civil ?

— Ce n'est pas facile, assurément... Mais il faudra bien que nous trouvions un moyen de vaincre cette difficulté...

A ce moment, le contrôleur du navire, s'apercevant de la présence des deux fugitifs, s'approcha d'eux et leur demanda :

— Avez-vous vos billets ?

— Pas encore, répondit Max Erwig.

Puis s'adressant au pseudo-caporal, il reprit :

— Et vous, avez-vous une feuille de passage ?

Le fiancé de Leni hésita un instant, puis il eut la présence d'esprit de répondre d'une façon tout à fait naturelle :

— Non, parce que Monsieur le professeur, que je dois accompagner jusqu'à la côte, s'est offert à payer le voyage aussi pour moi...

Le contrôleur n'en demanda pas davantage. Il détacha deux billets de son carnet à souches et les remit au pseudo-professeur qui en paya le montant.

— Quand partons-nous demanda-t-il ensuite, avec une feinte nonchalance.

— Dans une demi-heure...

Et le contrôleur s'éloigna, s'engageant dans l'escalier qui descendait vers l'intérieur du navire.

Demeurés seuls, les deux fugitifs échangèrent un regard inquiet.

Max Erwig fronça les sourcils et chuchota :

— Je crains que cet homme ait soupçonné quelque chose... Dans ce cas, nous serions perdus, car il n'hésiterait pas à nous dénoncer à la police du port...

— Oui, nous serions perdus, répéta-t-il ; maintenant que nous avons réussi à arriver jusqu'ici, ce serait vraiment horrible !

CHAPITRE CCCXXVI

NOUVELLES ANXIETES

Mathieu Dreyfus pénétra dans le cabinet de travail d'Emile Zola et, après avoir serré la main du célèbre romancier, il s'exclama avec un air de grande agitation :

— Excusez-moi si je me suis permis de venir vous déranger juste à l'heure où vous êtes le plus occupé, mais...

— Les amis comme vous ne me dérangent jamais ! Que désirez-vous, monsieur Dreyfus ?

— Ma belle-sœur a disparu !

— Disparu ? Que voulez-vous dire ?

— Je crains qu'elle ait voulu mettre à exécution un projet dont elle m'a parlé il y a quelques jours et que j'ai désapprouvé de la façon la plus catégorique...

— De quoi s'agit-il ?

Mathieu se mit alors à relater à l'écrivain sa dernière conversation avec Lucie.

— Elle doit certainement être partie pour la Guyane, conclut-il. Mais il est évident qu'elle va s'expo-

ser à toute espèce de dangers sans réussir à faire quoi que ce soit pour mon frère... Donnez-moi un conseil, Monsieur Zola !.. Que puis-je faire pour éviter un nouveau malheur ?

— Si votre belle-sœur est réellement partie pour la Guyane répondit l'écrivain, — je crains qu'il n'y ait plus rien à faire !... Il n'y a qu'à attendre les événements en espérant qu'il n'arrive rien d'irréparable !

Mathieu hocha la tête avec un air découragé.

— Ne ferais-je pas mieux d'essayer de la rejoindre ? fit-il après avoir réfléchi un instant.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, répondit le romancier. Laissez lui l'illusion de pouvoir faire quelque chose pour son mari... Cela aura tout au moins l'utilité de la tirer de l'état d'abattement moral où elle était tombée depuis quelques semaines... Pendant quelques temps elle aura un but bien déterminé qui absorbera ses pensées et l'empêchera de se décourager... Il est certain qu'elle n'aurait pas pu résister beaucoup plus longtemps à la terrible tension nerveuse à laquelle elle se trouvait soumise par suite de cette interminable attente... Je crois qu'elle a vraiment trouvé le meilleur moyen de sauver sa santé !... Elle avait besoin de se mouvoir, de réagir contre son chagrin par un acte d'énergie...

Mathieu continuait de hocher la tête avec perplexité.

— Je ne peux pas partager votre avis, Monsieur Zola ! dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais bien ma belle-sœur et que je crains qu'elle en comette quelque imprudence dans le genre de celle qu'elle a commise à l'île du Roi...

Emile Zola réfléchit un moment, puis il reprit :

— De toute façon, il est trop tard maintenant pour

l'en empêcher. Mme Dreyfus ne réussira certainement pas à voir son mari qui est très étroitement surveillé...

— Mais toutes ses tentatives ne feront pas autre chose que d'aggraver la situation de mon frère ! murmura Mathieu avec une indicible amertume.

— Ne soyez pas tellement pessimiste, Monsieur Dreyfus... A près tout, il vaut encore mieux pour votre belle-sœur qu'elle soit loin de Paris... En ce moment, sa présence ici ferait plus de mal que de bien...

— Ceci est vrai, mais...

— Ayez confiance en moi, Monsieur Dreyfus... Mon intuition me donne la certitude de ce que l'absence de Madame Dreyfus sera un bien pour nous tous...

— Ce pourrait aussi être un mal pour mon frère.

— Qui sait ? murmura l'écrivain en haussant les épaules. A présent, le combat est sur le point d'entrer dans une phase définitive et la victoire est proche.

— Vous croyez en cette victoire, Monsieur Zola ?

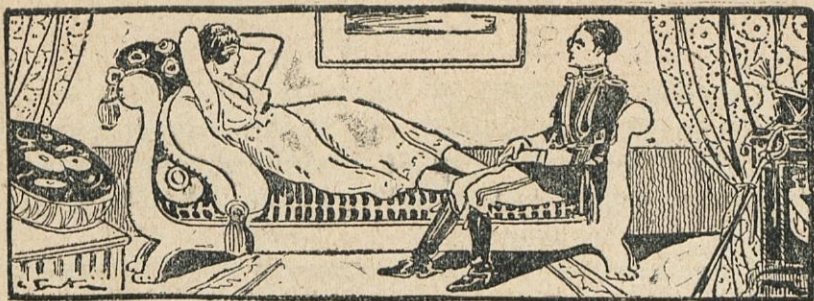
— J'y crois fermement !... J'en suis certain !

Quand Mathieu sortit de la maison d'Emile Zola, il se sentait déjà plus tranquille.

Oui... Sans doute le grand écrivain avait-il raison... En ce moment de la lutte, il était préférable que Lucie soit loin de Paris.

Et puis ? Qu'allait-il arriver ?

Mathieu Dreyfus alluma un cigare et essaya de sourire, pensant de nouveau aux paroles optimistes de Zola : Il fallait avoir confiance dans le destin !



CHAPITRE CCCXXVII

UNE MAUVAISE RENCONTRE

Dubois n'avait plus, maintenant, d'autres préoccupation que de quitter Amsterdam le plus tôt possible.

Il venait d'exécuter un coup magistral, mais le péril auquel il se trouvait exposé de ce fait n'était certainement pas illusoire !

Heureusement pour lui, il y avait presque tout de suite un train en direction de Paris. L'espion prit un billet et s'installa dans un compartiment de première classe.

Durant le voyage, il se mit à réfléchir, pensant à ce qu'il allait faire.

La perspective de pouvoir passer quelque temps à Paris lui aurait été agréable. Il aimait beaucoup Paris et il y serait toujours resté si les exigences de sa sécurité ne l'obligeaient à prolonger son absence.

Mais le risque était trop grand. En restant à Paris, il se serait exposé au risque d'être arrêté. Il fallait qu'il poursuive tout de suite son voyage vers la Suisse ou l'Italie, ou encore vers la côte d'Azur où il pourrait peut être tenter la fortune par un nouveau coup d'audace.

Quelques heures plus tard, le train s'arrêta à la

station frontière.

Comme Dubois n'avait pas d'autre bagage qu'une valise, il ne fut pas obligé de descendre pour la visite de la douane, car les douaniers venaient visiter les petits bagages dans les wagons.

L'aventurier savait que cet homme n'aurait pas hé-

Durant l'arrêt l'espion se mit à regarder par la fenêtre par son compartiment.

Mais, tout-à-coup, il recula avec un mouvement d'horreur instinctive.

Il venait de reconnaître Brun, un des agents du service des informations secrètes.

L'aventurier savait que cet homme n'aurait pas hésité à le dénoncer, car il devait certainement être au courant de ses activités contre le gouvernement français.

S'il l'avait reconnu, il l'aurait certainement fait arrêter par la police.

Machinalement, l'aventurier rabaissa sur ses yeux la visière de sa casquette.

Quand finalement le train se remit en marche, l'espion laissa échapper un soupir de soulagement. Brun devait être à la station et le danger était conjuré.

— Cette fois encore, la chance m'a aidé ! se disait-il avec satisfaction. Espérons que cela continuera toujours ainsi !

Néanmoins, il ne se sentait pas encore bien tranquille.

Tout-à-coup, la porte de son compartiment s'ouvrit. Dubois tourna brusquement la tête de côté pour voir qui entraît et son sang se glaça presque dans ses veines quand il reconnut Brun.

— Je suis perdu ! se disait le misérable en se mordant les lèvres jusqu'au sang. Comment vais-je faire pour me sauver, maintenant ? Cet homme me connaît

trop bien pour que je puisse lui donner le change !... Mais pourquoi aurait-il pris place dans ce train ?

Saisissant prestement un journal qui était sur la banquette à côté de lui, il le déplia pour cacher son visage.

Mais la voix de l'agent secret résonna tout à coup, âpre et ironique.

— Ne vous donnez pas la peine de vous cacher, Monsieur Dubois ! s'exclama-t-il. Je vous ai déjà reconnu !

— Comment ?... Que dites-vous ? s'écria l'espion, feignant d'être très étonné.

— Je dis que je vous ai reconnu...

— Mais... pour qui me prenez vous donc ?

— Pour qui vous êtes : l'agent Dubois !

L'aventurier fit un signe négatif.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit-il avec un calme assez bien joué. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître..

L'autre éclata de rire.

— Je suis sûr de mon fait, mon cher Dubois... Et c'est justement vous que je cherchais !

— Voilà une chose bien curieuse ! remarqua l'espion, bien décidé à continuer de jouer son rôle jusqu'au bout. Je n'aurais jamais pensé que les policiers auraient pu me prendre pour un agent secret !

Brun continuait de sourire avec un air ironique.

— Il est inutile que vous vous fatiguez tant à essayer de me donner le change, riposta Brun, d'un air moqueur. Je vous répète que je vous ai reconnu !

— Et moi, je vous répète que vous vous trompez, Monsieur !

— Je ne me trompe pas du tout !... Votre barbe et vos lunettes pourraient peut-être vous rendre méconnaissable pour un simple sergent de ville, mais pas pour moi !

— Et... Si j'étais réellement le personnage que vous croyez... qu'arriverait-il ? demanda l'espion avec un air de défi.

— Rien... Je n'ai pas autre chose à faire que de vous confier aux bons soins de la police...

— A la police ? répéta Dubois en s'efforçant de rire. Je serais vraiment curieux de savoir sous quel prétexte vous pourriez faire cela !

— Il existe des raisons plus que suffisantes pour vous faire coffrer ! riposta l'agent secret sur un ton glacial.

— Vraiment ?... Et quelles seraient donc ces raisons ?

— Vous vous êtes rendu plusieurs fois à Berlin où vous êtes allé voir le chef de l'espionnage allemand.

— Ce n'est pas vrai...

— Je vous ai vu moi-même...

— Vous ?

— Parfaitement... Mais il est tout à fait inutile de continuer cette discussion... Au cours de l'instruction de votre procès, vous aurez tout le loisir de vous expliquer avec le juge qui sera chargé de vous interroger...

Ce disant, Brun vint s'asseoir en face de Dubois, tira un journal de sa poche et se mit à lire tranquillement.



L'aventurier était infiniment plus troublé qu'il ne voulait le laisser paraître et il maudissait l'idée qu'il avait eue de prendre place dans ce train.

Dès que le convoi se fut arrêté à la prochaine station, Brun abaissa la glace de la fenêtre et fit signe à

deux gendarmes qui se tenaient sur le quai.

Puis il se retourna vers Dubois et lui dit avec un sourire ironique :

— Voudriez-vous vous donner la peine de descendre, cher Monsieur ?

Pendant ce temps les deux gendarmes étaient montés dans le wagon.

L'aventurier tenta de résister ,mais il fut bientôt réduit à l'impuissance et les représentants de l'autorité lui mirent les menottes aux poignets. Puis on le fit descendre du train.

Brun se mit à nouveau à la fenêtre, et comme le convoi se remettait en marche, il s'exclama en guise d'adieu :

— A bientôt, cher Monsieur Dubois !... Nous nous reverrons à Paris... Cette fois, vous êtes tombé dans le filet et vous allez devoir répondre de tous vos méfaits !

Dubois le suivit un instant du regard et murmura un blasphème.



CHAPITRE CCCXXX

LA NOUVELLE GOUVERNANTE

Quand la comtesse Esterhazy descendit du train à la gare de Victoria, à Londres, un brouillard assez épais enveloppait l'immense cité et une petite pluie fine tombait. Quoi qu'il fit encore jour, tous les véhicules avaient leurs lanternes allumées et ne s'avançaient qu'avec la plus extrême lenteur.

Ce triste spectacle serra le cœur de la pauvre femme qui était venue à Londres seule, sans protection et sans autre espoir que celui de retrouver son mari.

S'adressant à un agent de police, elle lui demanda où était le plus proche commissariat.

Afin d'épargner le peu d'argent qui lui restait, elle décida de s'y rendre à pied au lieu de prendre une voiture.

De temps à autre, elle s'arrêtait pour demander son chemin, afin de ne point risquer de s'égarer dans le brouillard.

Arrivée au bureau de police, elle s'adressa à un inspecteur à qui elle exposa le but de sa démarche.

Le policier fixa sur elle un regard étonné et lui répondit :

— Je regrette beaucoup, Madame, mais nous ne pou-

vous rien faire pour vous, car il n'existe dans ce pays aucune loi qui puisse obliger un étranger à déclarer sa présence à la police...

— Et les hôteliers ?... Ne doivent-ils pas tenir un registre sur lequel leurs clients son tenus de s'inscrire ?

— C'est simplement une habitude, mais pas une obligation et, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, la police n'a ici aucun droit de contrôle sur ces registres... Chacun peut d'ailleurs s'inscrire sous le nom qui lui plaît...

La malheureuse eut un geste de découragement et ses yeux se remplirent de larmes.

— Que dois-je faire, alors ? gémit-elle.

— Je ne sais vraiment pas quoi vous conseiller... Vous pensez que votre mari doit être descendu dans un hôtel ?

— Plus que probablement...

L'inspecteur regardait la pauvre comtesse avec un air de profonde compassion.

— Voyons, fit-il après avoir réfléchi un moment. Dans quelle catégorie d'hôtel pensez-vous que votre mari serait allé se loger ?

— Sûrement dans un hôtel de premier ordre, répondit Clara.

— Eh bien, téléphonez à tous les hôtels de premier ordre pour demander si votre mari figure parmi leurs clients...

Et, prenant un annuaire du téléphone qui était sur la table à côté de lui, le policier poursuivit :

— Je ne saurais vraiment pas vous conseiller autre chose, Madame... Vous pouvez prendre note de tous les hôtels où votre mari pourrait vraisemblablement être descendu...

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de me donner une feuille de papier et une plume ?

— Très volontiers, Madame...

L'instant d'après, la comtesse se trouvait assise devant une petite table, copiant la liste de tous hôtels de première classe de la catégorie capitale.

Puis elle sortit après avoir remercié l'inspecteur de son évidente bonne volonté et, quand elle fut de nouveau dans la rue, elle se mit à réfléchir longuement, se demandant où elle pourrait aller pour téléphoner.

Enfin, elle se rendit dans un bureau de poste où elle s'enferma dans une cabine pour téléphoner l'un après l'autre à tous les hôtels dont elle avait noté les numéros.

Mais, dans aucun de ces établissements, on n'avait un client inscrit sous le nom d'Esterhazy.

Le dernier hôtel de la liste était l'hôtel Royal ; et là, le secrétaire lui avait répondu :

— Le comte Esterhazy ?... Non Madame... Nous n'avons personne de ce nom ici... Le seul comte qui soit arrivé ces jours-ci est le comte Veilement...

— Pourquoi cet homme me dit-il cela ? se demandait tristement la malheureuse. En quoi cela peut m'intéresser de savoir que le comte Veilement est descendu à l'hôtel Royal ?

En sortant du bureau de poste, elle se rendit dans un salon de thé pour se restaurer et se reposer un peu en réfléchissant sur ce qu'elle devait faire.

Elle se sentait tellement découragée qu'elle ne pouvait empêcher les larmes de lui monter aux yeux.

Le pire était qu'elle n'avait que très peu d'argent et qu'elle allait bientôt se trouver dans une situation des plus critiques.

Pour rien au monde elle n'aurait voulu s'adresser encore une fois à son père. La seule solution était donc de se mettre à travailler.

Dès qu'elle eut terminé son modeste repas, elle chercha l'adresse d'un bureau de placement et s'y rendit



Il le tendit à la jeune fille en se confondant en excuses.
(Page 2252).

C. I.

LIVRAISON 287.

tout de suite.

Elle fut reçue par une vieille dame à l'aspect plutôt revêche qui lui demanda ce qu'elle voulait.

— Un emploi quelconque, répondit la comtesse. La vieille dame parut fort étonnée. Elle n'était pas habituée à voir des dames aussi élégantes et d'allures aussi distinguées venir lui demander un emploi.

Après l'avoir examinée avec un air assez méfiant elle lui demanda ce qu'elle savait faire.

— Je connais fort bien le français et l'allemand en outre de l'anglais, répondit Clara. De plus, je possède une assez bonne culture musisale...

— Dans ce cas, ce qu'il vous faudrait, ce serait un emploi de dame de compagnie, n'est-ce pas ?... Malheureusement, nous n'avons actuellement aucune offre de ce genre.

— Je pourrais aussi être gouvernante, insista la comtesse sur un ton presque suppliant.

— Avez-vous déjà occupé un emploi de cette espèce.

— Non, Madame...

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle répondit :

— En ce moment, je ne vois vraiment rien qui puisse vous convenir... Mais si vous voulez bien me laisser votre adresse, je vous enverrai un mot dès que j'aurai quelque chose...

Clara hocha la tête tristement et murmura :

— Je n'ai pas d'adresse à vous donner, parce que je viens seulement d'arriver à Londres et que je ne me suis pas encore procuré un logement.

— Bien... Alors revenez me voir plus tard... Comment vous appelez-vous ?

— Clara Esterhazy...

La vieille dame prit note de ce nom après avoir demandé comment il s'écrivait, puis elle se leva pour

faire comprendre à la jeune femme qu'elle ne désirait pas la retenir plus longtemps.



Deux jours plus tard, la comtesse sonnait à la porte d'une maison d'apparence seigneuriale où elle espérait obtenir un emploi de gouvernante.

Un domestique revêtu d'une somptueuse livrée la fit entrer dans un vaste salon meublé et décoré avec un luxe écrasant où apparut, quelques instants plus tard, une dame accompagnée d'un petit garçon et de deux petites filles.

Clara fut aimablement reçue et, après quelques pourparlers, elle fut engagée en qualité de gouvernante pour les enfants.

Comme la gouvernante précédente avait quitté brusquement sa place, elle put entrer en fonctions le jour même.

Les difficultés de sa nouvelle existence commencèrent aussitôt. La responsabilité qu'elle avait assumée était beaucoup plus pénible qu'elle n'aurait pu se l'imaginer.

Comment résister à ce tourment ?

Comment pourrait-elle s'habituer à, devoir toujours obéir, elle qui n'avait jamais reçu d'ordres de personne ?

Quelque fois, elle prenait ses repas avec la maîtresse de maison et les enfants, mais quand il y avait des invités, elle devait les prendre dans la chambre des enfants. Quand elle déjeunait ou dînait dans la salle à manger, elle ne pouvait prendre part à aucune conversation et elle ne devait jamais oublier, ne fut-ce que pour un

seul instant la condition subalterne où elle se trouvait.

Toutefois, les enfants ne lui donnaient pas d'ennuis. Ils étaient tous trois très sages et très bien élevés et ils aimaient beaucoup leur nouvelle gouvernante. Ils apprenaient avec facilité tout ce qu'elle leur enseignait. De ce côté là, tout était donc pour le mieux, mais, la comtesse se sentait constamment et profondément humiliée de l'extrême froideur de la maîtresse de maison à son égard. Madame Waddington ne lui adressait jamais la parole à moins qu'elle n'ait un ordre à lui donner.

Ah !... Pourquoi le hasard ne la mettait-elle pas en mesure de retrouver son mari ?

Pourrait-elle continuer de vivre de cette façon alors qu'elle avait tant besoin de consolation et d'amitié ?



CHAPITRE CCCXXXI

LA LIBERTE.

Quand le bateau s'éloigna de l'embarcadère pour prendre le large, Max Erwig et Fritz Luders laissèrent échapper un profond soupir de soulagement.

Maintenant, il n'y avait plus qu'un seul obstacle à surmonter, mais c'était sans doute le plus grave.

Qu'allait-il arriver au moment où il s'agirait de prendre passage sur le bateau hollandais ?

— Avec cet uniforme de légionnaire, on ne vous laissera pas passer sans une permission et une feuille de route, dit Max Erwig au fiancé de Leni.

Le jeune homme était sur le point de répondre quand le contrôleur s'arrêta devant lui et, le regardant fixement dans les yeux, il murmura :

— Vous essayez de fuir, n'est-ce pas ?

— Vous êtes fou ? s'exclama Luders, sans bien se rendre compte de ce qu'il disait.

— N'ayez pas peur ! reprit le contrôleur avec un sourire étrange. Mon seul désir est que tout aille bien... Je ne suis pas ici pour arrêter les fugitifs mais pour contrôler les billets...

— Eh bien ? Que voulez-vous ?

— Je veux simplement vous avertir de ce que vous

ne pourrez pas vous embarquer sur le navire hollandais avec cet uniforme de légionnaire... On vous arrêterait tout de suite...

Fritz ne répondit pas.

— Pauvre jeune homme ! poursuivit l'autre en l'examinant avec attention. Vous n'avez certainement pas l'air d'un criminel... Je veux vous aider...

— Vous ?

— Oui... Attendez un moment...

— Les deux Alsaciens échangèrent un coup d'œil chargé d'étonnement indicible, tandis que le contrôleur s'éloignait de nouveau.

— Que faut-il penser de cela ? murmura Fritz.

— Je me le demande ? répondit Max, tout aussi perplexe et tout aussi inquiet.

Quelques minutes se passèrent dans une terrible anxiété.

Finalement, le contrôleur reparut avec un paquet sous le bras.

— Voici un vieux costume abandonné par un soutier, dit-il. Il n'est pas trop propre, mais cela vaudra toujours mieux que l'uniforme que vous portez...

Fritz prit le paquet et pénétra dans le carré dont le contrôleur venait d'ouvrir la porte. En un clin d'œil il eut échangé son uniforme de caporal contre les vêtements contenus dans le paquet et il reparut sur le pont.

Le costume du soutier le rendait absolument méconnaissable.

— Très bien ! s'exclama le contrôleur avec un air satisfait. De cette façon, vous pourrez passer tout à fait inaperçu...

Puis il s'en fut ramasser l'uniforme, en fit un petit ballot et le lança à la mer.

— Comme ça, fit-il personne ne pourra le trouver !

Fritz Luders était tellement ému qu'il ne trouvait pas un mot à dire pour remercier son bienfaiteur.

Depuis le jour précédent, depuis le moment où il avait reçu le billet de Max Erwig, il avait eu l'impression de vivre dans un rêve.

— Maintenant, je veux encore vous donner quelques conseils qui pourraient vous être utiles, reprit le contrôleur sur un ton bienveillant.

Max et son compagnon se préparèrent à l'écouter attentivement.

— Quand nous approchons de la côte, vous descendrez dans l'entrepont, reprit le contrôleur. Ainsi, l'on croira que vous faites partie de l'équipage et personne ne songera à vous demander vos papiers... Ce sera le dernier contrôle des autorités françaises... Après cela, vous aurez affaire aux Hollandais, mais ce costume de soutier vous mettra l'abri de tous les soupçons...

Puis, se tournant vers Max Erwig, il dit encore :

— En ce qui vous concerne, la chose pourrait être un peu plus difficile... Etes-vous légionnaire ?

— Non... Je suis seulement venu pour aider mon ami à fuir...

— Ah ! Et croyez-vous que l'évasion ait déjà été découverte ?

— Non... Je ne le pense pas, répondit Max.

— Du reste, ceci n'a pas très grande importance... Maintenant, vous avez tout le temps pour vous mettre en lieu sûr... Avez-vous des papiers en règle ?

Max Erwig montra son passeport.

— Ah, vous êtes professeur à l'Université de Vienne ? fit le contrôleur, non pas sans étonnement. Qu'êtes-vous donc venu faire à la Guyane.

— D'abord et avant tout, j'ai découvert l'endroit précis où se trouvait mon ami.

— Puis vous avez joué un bon tour au caporal qui vous surveillait, hein ?

Max Erwig se mit à rire.

Les trois hommes échangèrent encore quelques phrases, puis le contrôleur s'éloigna de nouveau pour s'occuper de son service.



Une heure plus tard, le contrôleur vint encore une fois rejoindre les deux fugitifs.

— Il est temps que vous veniez dans l'entrepont, dit-il à Fritz Luders. Quant à vous, puisque vous avez les papiers en règle, vous pouvez rester ici...

Au moment de débarquer, un gendarme s'approcha de Max et lui demanda ses papiers. L'Alsacien lui montra son passeport que le représentant de l'autorité lui rendit après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

Dix minutes plus tard, les deux fugitifs prenaient place dans un canot qui devait les conduire au bateau hollandais.

Ils étaient sauvés !





CHAPITRE CCCCXVIII

ADIEU A L'AFRIQUE

Après d'innombrables péripéties, James Wells était finalement parvenu à amener Amy Nabot en lieu sûr. Maintenant, ils voyageaient dans une sorte de charrette arabe qui devait les conduire jusqu'à Soussse.

— Quand nous serons arrivés là-bas, vous pourrez vous reposer, dit l'explorateur en fixant sur l'aventurière un regard rempli de tendresse.

— Espérons-le !... Est-ce qu'il y a des hôtels dans la ville où nous allons ?

— Oui... Et vous pourrez aussi voir un médecin car il me semble que vous avez encore un peu de fièvre...

Mais l'espionne se mit à rire et s'exclama :

— Je n'aurai pas besoin de médecin !... Je me guérirai bien toute seule !... La certitude d'avoir retrouvé ma liberté sera pour moi le meilleure des médecins.

Et, appuyant sa main sur le bras de James Wells, elle poursuivit sur un ton caressant :

— Comment pourrai-je vous montrer ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi ?

Il lui baisa la main et lui répondit :

— Je ne vous demande rien, Madame... Considérez-

moi seulement comme le plus dévoué de vos amis et cela suffira pour me récompenser au delà de tous mes espoirs...

Dès qu'ils furent arrivés à Sousse, l'explorateur conduisit sa nouvelle amie à un hôtel de premier ordre où il retint deux chambres et un petit salon. La belle espionne se sentait renaître à la joie de vivre et elle ne pensait déjà plus à toutes les souffrances et à toutes les angoisses qu'elle avait eues à endurer si peu de temps auparavant.

— Excusez-moi si j'ai pris la liberté de retenir deux chambres à côté l'une de l'autre, dit James Wells, tandis qu'ils prenaient le thé ensemble dans le salon. Comme vous ne me paraissez pas encore en très bonne santé, je n'ai pas voulu vous laisser seule...

L'aventurière sourit.

— Vos affectueuses prévenances au delà de toute expression, mon cher ami ! fit-elle avec une légère nuance d'ironie.

— Et maintenant, vous devez vous reposer... Quelques heures de sommeil vous feront du bien...

— Vous avez raison...

— Nous nous reverrons à l'heure du dîner...

— Très bien... Je vous remercie de tout cœur pour tout ce que vous avez fait pour moi, Monsieur Wells...

Et elle lui tendit sa main sur laquelle le jeune explorateur déposa un ardent baiser.

Deux heures plus tard, James Wells la vit apparaître dans la salle du restaurant. Elle était toute transformée, car elle avait fait une savante toilette qui la mettait très en beauté.

En voyant les tables dressées avec élégance, elle eut un sourire de satisfaction.

— Quel plaisir de se retrouver dans une ambiance civilisée ! s'exclama-t-elle. Je suis bien contente de pouvoir enfin faire un bon repas !

Puis elle prit place à une table, en face de James Wells qui montra le plus grand empressement à la servir.

Amy Nabot ne paraissait pas avoir grande envie de parler. Elle écoutait distraitemment ce que son compagnon lui disait et demeurait toute pensive.

Qu'allait-elle faire, maintenant ?

Pouvait-elle suivre cet homme à Paris où elle se trouverait sans doute en danger de se voir impliquée dans l'affaire Dreyfus ?

Et puis... quand elle serait là-bis, de quoi allait-elle vivre ?

— A quoi pensez-vous ? lui demanda tout-à-coup l'explorateur en souriant.

— A rien, mon cher ami... A rien !

James Wells fit apporter une bouteille de champagne et, après en avoir fait sauter le bouchon, il se mit à remplir les coupes.

— A votre santé, chère amie ! dit-il aimablement.

— A votre santé, Monsieur Wells !

Mais, à peine l'aventurière venait-elle de prononcer ces mots que son visage devint tout-à-coup blanc comme un linceul.

— Qu'avez-vous, Madame ? lui demanda l'explorateur en se levant d'un bond. Vous sentez-vous mal ?

— Non... Ce n'est rien... Un simple vertige ! répondit l'espionne en essayant de sourire.

— Oh !... Je le pensais bien que votre santé n'était pas encore rétablie ! Vite ! Je vais vous reconduire à votre chambre et, dès demain matin, je ferai venir un médecin.

Quelques minutes plus tard, une des femmes de chambre de l'hôtel aidait la belle espionne à se déshabiller et à se coucher. Pendant ce temps, James Wells était resté dans le salon, fumant nerveusement des ci-

garettas, qu'il allumait l'une après l'autre, sans interruption.

Quand Amy Nabot fut au lit, il frappa à la porte et entra dans l'autre pièce. La femme de chambre se retira aussitôt.

— Vous vous sentez un peu mieux ? demanda l'explorateur.

— Certainement... Je vous assure que ce n'est rien de grave, mon cher ami... Ce que j'ai eu n'était qu'un léger malaise facilement explicable par les fatigues du long voyage que nous venons de faire...

Mais l'explorateur ne paraissait pas très convaincu et il continuait de la regarder avec un air préoccupé.

— Bien, fit-il enfin. A présent, essayez de dormir... Demain matin le médecin viendra vous voir.

Et, s'approchant du lit, il baisa la main de l'aventurière en murmurant :

— Bonne nuit, Madame...

Elle répondit par un léger signe de tête tandis que ses paupières s'abaissaient lentement.



Le lendemain matin, le médecin que James Wells avait envoyé chercher, pénétra dans la chambre d'Amy Nabot. Celle-ci était déjà éveillée et, en voyant apparaître le docteur elle eut comme un geste de contrariété.

Wells était resté dans le petit salon, attendant que le médecin ait terminé sa visite.

Quand il le vit enfin reparaître, il lui demanda avec un air anxieux :

— Eh bien, docteur ? Est-ce grave ?

Le médecin hocha la tête avec un air préoccupé.

— Pour le moment, ça ne m'a pas l'air bien grave, fit-il. Mais si cette dame reste encore une semaine de plus en Afrique, son système nerveux va se trouver complètement épuisé... Elle a également le cœur atteint et elle a besoin d'une cure reconstituante dans un climat tempéré... Le midi de la France lui conviendrait sans doute mieux que n'importe quelle autre région...

— Pauvre femme ! murmura l'explorateur avec tristesse. Dieu sait combien ce maudit voyage lui aura fait de mal...

— En effet, répondit le médecin. J'ai déjà pu me rendre compte de ce que son organisme en avait subi les conséquences d'une façon assez regrettable...

— Et, selon vous, docteur, ce qu'il lui faudrait tout d'abord serait un changement d'air ?

— Oui... Cela me paraît indispensable...

Ce disant le médecin se leva et l'explorateur le reconduisit jusqu'à l'escalier. Puis il revint sur ses pas et entra dans la chambre d'Amy Nabot.

L'aventurière était très pâle.

En voyant apparaître son nouvel ami, elle lui adressa un sourire affectueux et murmura :

— Bonjour, Monsieur Wells !

— Comment allez-vous ? Mieux n'est-ce pas ?

— Je me sens très bien !... Cette nuit, je n'ai pour ainsi dire pas cessé de penser à tout ce que vous avez fait pour moi... Je vous dois la vie !

— Vous allez avoir besoin de soins attentifs, répondit James Wells en venant s'asseoir auprès du lit. Savez-vous ce que le médecin m'a dit ?

— Non... Que vous a-t-il dit ?

— Que le climat africain est nuisible à votre santé. Il faut que vous retourniez en France le plus tôt possible...

— Je ne demande pas mieux, Monsieur Wells ! ré-

pondit l'espionne avec un étrange sourire.

— Donc, vous allez vous conformer aux conseils du médecin ?

— Je le ferais volontiers mais...

Et l'aventurière s'arrêta net, comme si elle avait craint d'en avoir déjà trop dit.

— Mais quoi ? demanda l'explorateur avec étonnement. Qu'est-ce qui pourrait vous en empêcher ?

— Il faudrait que je retourne en Europe ? En France ?

— Oui... Eh bien ?

Amy Nabot ne put s'empêcher de rougir.

— Parlez, Madame, je vous en prie ! insista James Wells, de plus en plus intrigué par ces réticences inattendues.

Et, prenant entre les siennes les mains de l'aventurière, il fixa sur elle un regard plein de bienveillance afin de l'encourager à s'exprimer en toute sécurité.

— Eh bien... je n'ai pas l'argent nécessaire pour le voyage ! avoua finalement l'espionne.

L'explorateur se mit à rire.

— Et c'est de cela que vous vous préoccupez à ce point ? s'exclama-t-il. Mais ma chère amie, je n'ai jamais songé à vous laisser faire vous-même les frais de ce déplacement !... Ne suis-je pas votre meilleur ami ? J'espère que vous me permettrez de vous procurer tout ce dont vous pourrez avoir besoin !

— Oh, Monsieur Wells !... Comment pourrais-je accepter cela. Un tel voyage représente une dépense considérable et...

James Wells l'interrompit de nouveau avec vivacité.

— Oubliez-vous donc que mon ami le colonel Picquart m'a chargé de vous ramener à Paris ? fit-il.

— C'est vrai ! murmura l'aventurière en laissant

échapper un profond soupir. Picquart m'attend à Paris !

— Ne vous préoccupez pas à ce sujet là non plus, Madame... Il est certain que votre état de santé actuel ne vous permettrait pas de supporter les fatigues d'un interrogatoire... Avant de nous rendre à Paris, nous nous arrêterons dans quelque station de la Côte d'Azur où vous pourrez vous rétablir complètement.

Amy Nabot serra avec effusion la main de l'explorateur.

— Comment pourrai-je vous remercier pour votre immense bonté ? s'exclama-t-elle avec une sincère gratitude.

— Nous en reparlerons plus tard ! répondit James Wells en se levant. Pour le moment, vous n'avez rien de mieux à faire que de vous reposer... Pendant ce temps je vais me rendre à l'agence de la Compagnie Transatlantique et je m'informerai des prochains départs de navires pour l'Europe...

Ce disant, l'explorateur serra encore une fois la main de l'espionne, puis il sortit de l'appartement.

Pendant ce temps, l'aventurière, qui n'avait plus envie de dormir, se laissait aller au fil de ses pensées et elle ne tarda pas à s'absorber dans une profonde méditation.

Une heure plus tard, James Wells rentra à l'hôtel. Il avait le visage radieux et, dès qu'il eut pénétré dans la chambre de l'aventurière, il s'écria :

— Nous allons pouvoir partir demain à midi... Êtes-vous contente ?